

«Depuis l'arrivée de Lucien Bouchard, il y a des choses qui ne se disent plus parmi les francophones», laisse-t-elle tomber comme à regret. «Si vous les dites, on vous colle une étiquette de radical.»

anglophone du Québec deviennent même des amis-es. C'est le cas de Robert Libman, dont elle a fait encadrer une savoureuse lettre – bilingue et où le français prédomine dans la proportion de deux pour un – qui pend au mur de son modeste logement du Plateau Mont-Royal, tout contre la plate et très laconique lettre d'excuse que le sénateur Hébert lui a fait parvenir... De Thomas Schnurmacher aussi, potineur à *The Gazette*, qui anime tous les après-midi une émission de lignes ouvertes à CJAD, où les mots «Constitution» et «Individual Rights» reviennent comme des leitmotivs.

LA MAIN TENDUE?

Elle garde un souvenir grinçant de la tentative de rapprochement politique amorcée avec Me Julius Grey, avec qui elle a signé quelques textes. «Avec la faculté que nous avons, nous les francophones, de nous culpabiliser pour un oui ou pour un non, on en arrive à souhaiter que disparaissent les problèmes entre anglos et francos», explique-t-elle. «Vous savez, c'est du bon monde, intéressant et tout... Le problème, c'est qu'on en vient à transposer nos relations individuelles sur le plan de nos luttes collectives. C'est d'une grande naïveté et j'ai eu cette naïveté», admet-elle.

Elle n'est pas la seule à être tombée dans le panneau. Lucien Bouchard aussi, avec son fameux discours du Centaur, où le Premier ministre a tenté, là aussi sans succès, d'amadouer la communauté anglophone. Malgré ses précautions oratoires, on sent que Josée Legault est déçue

du chef du Parti québécois, qui craint comme la peste de se faire accuser de radicalisme. «Depuis l'arrivée de Lucien Bouchard, il y a des choses qui ne se disent plus parmi les francophones», laisse-t-elle tomber comme à regret. «Si vous les dites, on vous colle une étiquette de radical. Le terme est utilisé pour discréditer ceux qui ont une idée claire de la réalité politique. Les fédéralistes sont morts de rire...»

Mais il n'y a pas que la politique dans la vie de la politologue, qui s'intéresse à plein d'autres choses... La littérature, par exemple. Quand on lui parle du grand écrivain québécois Mordecai Richler, ses yeux d'un «brun commun», comme elle dit, s'allument soudain. Bien sûr, elle admire toute son oeuvre romanesque, gardant cependant un faible pour *L'apprentissage de Duddy Kravitz*, le portrait d'un jeune arriviste capable des pires bassesses pour arriver à ses fins. N'empêche que la fixation proprement malade de l'écrivain à l'encontre des francophones – toujours représentés comme des êtres falots, ignorants ou corrompus – la fait souffrir. «On a l'impression que Richler n'est jamais sorti de son enfance, de cette douleur, de cette énorme difficulté qui était d'être Juif dans le Montréal de l'entre-deux guerres et de la Dépression», dit-elle comme pour l'excuser. «Cela colore toute son oeuvre et c'est malheureux car c'est quelqu'un qui fait beaucoup de tort à la réputation du Québec. L'homme a des tribunes que les francophones n'auront jamais...»



Josée Legault poursuit néanmoins son singulier combat. Ses tribunes à elles sont au Canada anglais, certes, mais aussi au quotidien *Le Devoir*, où elle publie chaque semaine une séillante chronique. Son deuxième livre, *Les nouveaux démons*, a établi encore un peu plus sa réputation de femme de tête et de coeur.